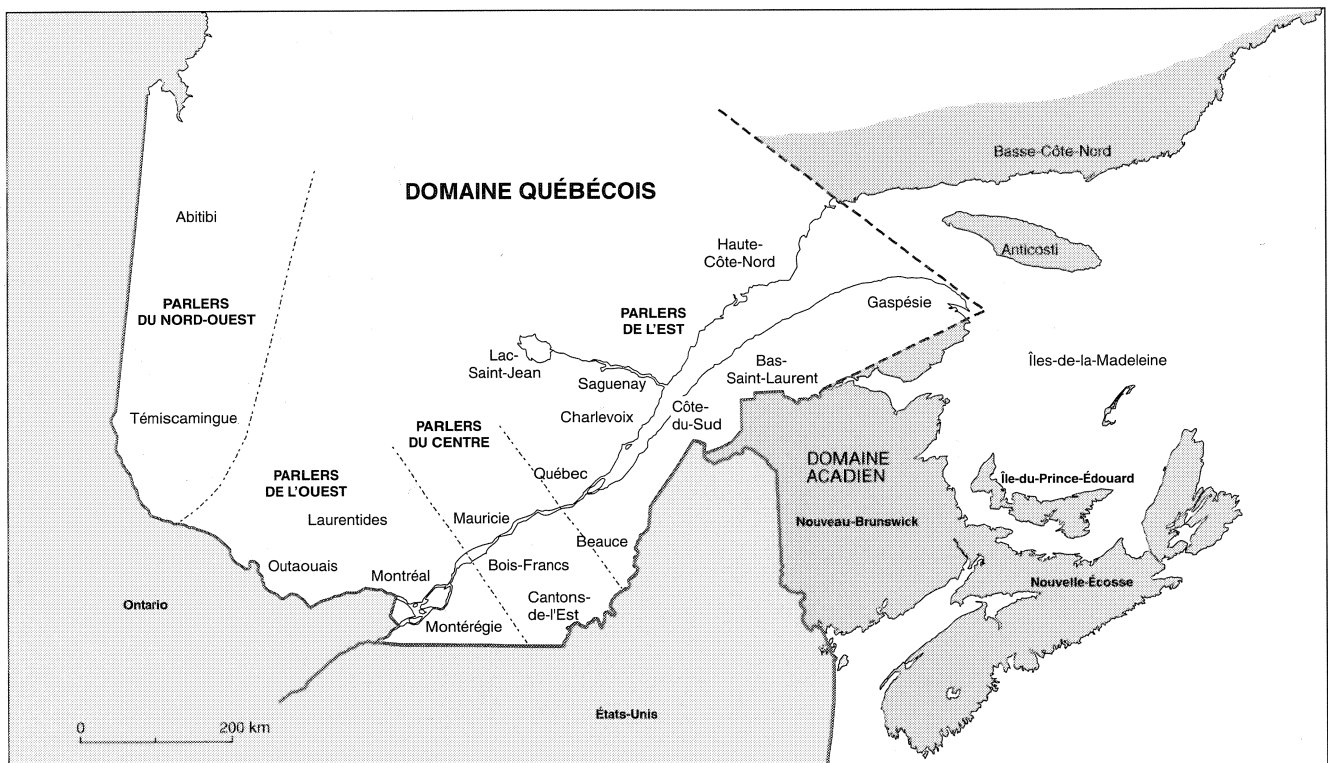


# DIALANGUE

BULLETIN DE LINGUISTIQUE  
volume 10, avril 1999

Unité d'enseignement  
en linguistique et en langues modernes  
Université du Québec à Chicoutimi

## ÉTUDES DE GÉOLINGUISTIQUE QUÉBÉCOISE



© Thomas Lavoie et Michelle Côté, Université du Québec à Chicoutimi

- ARTICLES • COMPTE RENDU • ACTUALITÉS LINGUISTIQUES
- MÉMOIRES ET TRAVAUX DE PREMIER ET DEUXIÈME CYCLES

# LE FRANSASKOIS

## UN SURVOL SOCIOLINGUISTIQUE



Yvette Boulay  
Université du Québec à Chicoutimi

Le thème général que nous avons choisi d'explorer dans le cadre de cet article est *le fransaskois*, variété de français parlé par les Fransaskois, c'est-à-dire les gens de souche francophone natifs de la Saskatchewan. Nous nous proposons dans un premier temps de regarder brièvement les origines et le développement historique de cette branche de la langue française parlée sur le continent nord-américain. Dans le deuxième volet, nous examinerons l'aspect sociolinguistique de la vie en français dans cette province de l'Ouest canadien fortement influencée par l'anglais, langue dominante dans la province, et dans le troisième volet, nous traiterons plus spécifiquement de l'enquête menée par l'auteure en octobre 1994 à Régina. Ce coup d'œil rapide nous permettra de dégager des renseignements utiles sur le type de communauté à laquelle appartiennent les Fransaskois, les situant ainsi dans le contexte francophone nord-américain.

### 1. ASPECT HISTORIQUE

Qui sont ces Fransaskois? Les premiers Blancs à s'aventurer dans l'Ouest canadien aux dix-septième et dix-huitième siècles parlaient français avec l'accent de France, mais surtout avec celui de sa nouvelle colonie sur les rives du Saint-Laurent. Ces explorateurs conclurent éventuellement des alliances avec les tribus indiennes qui occupaient déjà le territoire des Prairies et du Nord-Ouest et ils donnèrent ainsi naissance à la nation métisse. C'est l'époque du règne de la Compagnie de la Baie d'Hudson où les Anglais préférèrent se cantonner dans les postes de traite alors que les Français entreprennent de longs et périlleux voyages pour aller au-devant des Indiens et échanger les fourrures. Ces «coureurs des bois» ont donné leur nom et leur langue paternelle aux enfants nés de ces unions métissées, la langue maternelle étant crie ou chippewea. Il en résulte le *mitchif*, une branche méconnue de cette souche francophone qui s'est implantée très tôt, vers 1760, dans l'Ouest canadien (Brouillette, 1979:15).

Les récits de ces explorateurs et aventuriers des débuts de la conquête de l'Ouest attirèrent des colons, intéressés par la fertilité des Prairies. Ils tracèrent les voies de communication avec l'Est à force de bras (puisque le chemin de fer transcontinental ne fut terminé qu'en novembre 1885),

moissonnèrent le premier arpent de blé, fondèrent les premières écoles et les premiers hôpitaux et se retrouvèrent ainsi à l'avant-scène de la vie économique, religieuse et politique.

Ces nouveaux arrivants vécurent l'existence difficile des pionniers, mais s'adaptèrent rapidement à leurs nouvelles conditions de vie. Pour compenser leur petit nombre, ils se donnèrent des institutions fortes pour préserver leur langue et leur religion, face à des lois qui ne leur étaient pas favorables. Les quelques milliers de Blancs qui vivent dans l'Ouest en 1885 ne suffirent pas à assurer le succès de la politique nationale et l'avenir du pays. Le gouvernement interviendra donc de façon énergique dans le domaine de l'immigration, en se basant sur deux critères essentiels au succès de la démarche : peupler le territoire le plus rapidement possible et, surtout, attirer des immigrants de la classe agricole. La publicité faite par le Canada atteignit entre autres les régions les plus pauvres de la France, de la Belgique et de la Suisse et élargit par le fait même le nombre potentiel d'immigrants, tandis que des missionnaires-colonisateurs firent des tournées au Québec, mais surtout en Nouvelle-Angleterre pour convaincre les émigrés de souche québécoise de tenter un retour au Canada en s'établissant dans les prairies de l'Ouest. Cependant, en dépit du travail concerté de l'État et de l'Église, les colons de langue française ne furent jamais très nombreux à venir s'établir dans les Prairies et ils n'ont jamais formé qu'une minorité de la population. Vers la fin de la période d'immigration, au recensement de 1931, la Saskatchewan avait 50 700 francophones, soit 5,5 % du total de la province (2 350 000 habitants), dispersés un peu partout (Lalonde, 1983 : 84). Mais ceux qui sont venus s'établir plantèrent des racines profondes et contribuèrent à la prospérité de la province.

## 2. ASPECT SOCIOLINGUISTIQUE

La peur de disparaître en tant que francophones de l'Ouest hante les Fransaskois puisque la menace de l'assimilation est bien réelle : les mariages exogames des jeunes générations ont pour conséquence que l'anglais est la langue d'usage à la maison ainsi qu'avec les enfants. Déjà en 1971 le taux d'exogamie était de 42,3 % pour les époux de langue maternelle française et de 42 % pour les épouses de langue maternelle française pour un pourcentage de 96,3 % d'utilisation de la langue d'usage anglaise à la maison (FFHQ, 1977 : 33).

Il devient donc pertinent d'étudier cette variété linguistique qui semble menacée d'extinction. Il devient intéressant également de cerner les influences qui s'exercent sur une langue dont la situation semble précaire, ainsi que d'évaluer les différentes conditions de l'usage du français pour établir des comparaisons entre l'état de la langue des usagers et le milieu linguistique dans lequel ils évoluent. Pour ce faire, nous devons examiner les outils que se sont donnés les pionniers pour la survivance de leur langue et de leur culture.

Les Fransaskois comprirent vite le besoin de se réunir pour travailler en commun à la préservation de leur identité culturelle, puisque la population était éparpillée un peu partout à la grandeur du territoire. Dès 1912 naissent plusieurs associations, organisations et institutions dont le but était d'unir les Franco-Canadiens, de promouvoir leurs intérêts, de les protéger et au besoin de défendre leurs droits.

En ce qui a trait à l'éducation, l'outil le plus important que se sont donné les Fransaskois est le Collège Mathieu de Gravelbourg qui ouvrit ses portes en septembre 1918 sous la charge des Oblats.

En 1924, le Collège obtenait son affiliation à l'Université d'Ottawa, qui fut maintenue jusqu'en 1968. L'institution devint mixte en 1970, et finalement en 1976, la direction du Collège fut prise en charge par des laïques. Il existe également, depuis environ 1990, un *Institut de formation linguistique* à l'Université de Régina, qui dispense des cours de français et des cours en français au niveau universitaire.

Un autre outil précieux pour la conservation du français dans l'Ouest canadien fut l'hebdomadaire *Le Patriote de l'Ouest*, remplacé en 1971 par *L'Eau Vive*, toujours actif et qui paraît maintenant relativement solide après des débuts difficiles. En plus de la presse écrite, les Fransaskois se sont dotés de plusieurs centres culturels, d'une maison d'édition (les *Éditions Louis Riel* de 1984 devinrent en 1996 les *Éditions de la nouvelle plume*) et d'une société historique provinciale. Quelques-uns de leurs artistes connaissent une renommée internationale, par exemple le sculpteur Jos Fafard ou encore Carmen Campagne ainsi que son frère et ses sœurs, le groupe *Hart rouge*, auteurs-compositeurs-interprètes. Les Fransaskois se sont d'ailleurs exprimés sur scène depuis le début de la colonisation de la province. La première compagnie de théâtre professionnelle de l'Ouest canadien est établie à Whitewood vers 1885. Bilingue, *The Guérin Dramatic Company* fit connaître Shakespeare et Molière, entre autres, dans de nombreux villages de la Saskatchewan (Gareau, 1995: 1). L'art dramatique a joué un rôle important dans la vie culturelle des générations d'élèves du Collège Mathieu et l'existence de deux festivals de théâtre fransaskois (un pour les écoles secondaires et l'autre, communautaire) le prouve encore aujourd'hui.

Cependant, la radio fut le médium qui passionna vraiment les habitants de la province dès les tout débuts, vers 1920. Les Fransaskois y virent l'occasion de défendre ardemment leur culture de plus en plus menacée par un environnement anglophone. Après plusieurs années d'efforts et de privations, les levées de fonds permirent de mettre sur pied les deux stations privées, CFRG (à Gravelbourg, au sud de la province) et CFNS (à Saskatoon, au nord) qui furent inaugurées en 1952 pour être finalement absorbées par Radio-Canada en 1973.

Dès les débuts, les Fransaskois ont décidé de prendre leur avenir en main et de se donner tous les outils possibles pour y parvenir. Ils ont également, au cours de ces dernières décennies, participé activement aux divers colloques qui ont lieu régulièrement depuis les années 1980 dans les provinces de l'Ouest sous la direction du *Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest* (CEFCO), afin de prendre, malgré leur petit nombre, leur place dans la francophonie de l'Ouest canadien.

L'étude du français canadien parlé à l'extérieur des frontières québécoises est un domaine encore mal connu des linguistes. Les français ontarien et acadien sont ceux qui ont le plus souvent reçu l'attention des chercheurs, alors que les quelques études linguistiques effectuées jusqu'à présent sur le français parlé en Saskatchewan semblent toucher principalement l'aspect phonétique.

Les conditions sociologiques rencontrées dans la francophonie de l'Ouest canadien sont assez semblables à celles que l'on retrouve en Ontario: situation minoritaire, absence jusqu'à tout récemment d'écoles de langue française, dominance de l'anglais langue de prestige, etc. Il n'est donc pas surprenant que l'on retrouve dans les Prairies une ressemblance assez marquée entre le parler français de ces provinces et le parler français ontarien. Selon Pierre Léon, il semblerait que «les francophones canadiens, hors du Québec, sans doute pour des raisons historiques, ont conservé

la plupart des traits généraux de la langue commune, relevés par Gendron» (Mougeon et Beniak, 1989: 2).

Dans une province de minorités (la Saskatchewan est la seule province canadienne où les éléments de souche française et anglaise forment moins de la moitié de la population - le reste étant constitué de minorités allemande, ukrainienne, scandinave, autochtone, vietnamienne...), les Franco-Saskatchewanais forment une minorité déterminée à survivre et à s'épanouir. Le point tournant de leur histoire semble être le moment, au début des années 1970, où ils ont commencé à s'appeler *Fransaskois* «pour bien marquer d'un seul souffle leur appartenance à la grande famille française du monde entier et du Canada en particulier, tout autant que leur enracinement dans le sol de la Saskatchewan» (Lapointe et Tessier, 1986: 339).

### 3. NOTRE ENQUÊTE

Pour explorer certains aspects externes de la langue, nous avons effectué une enquête sociolinguistique auprès de dix (10) personnes demeurant à Regina tout en étant originaires d'un peu partout dans la province. L'analyse des résultats de notre enquête nous a fourni des données que nous avons regroupées en six (6) sections différentes. La première section concerne les origines des familles de nos témoins; les parents et grands-parents sont fransaskois, franco-américains, franco-manitobains ou franco-ontariens, mais la majorité des arrière-grands-parents sont de souche québécoise (les autres étant de souche acadienne ou européenne). Le deuxième volet offre une description du milieu familial, en majorité francophone, recréé par nos témoins et leurs conjoints (une seule famille vit uniquement en anglais; une autre vit périodiquement en anglais quand les enfants unilingues anglophones du conjoint viennent les visiter). Le troisième volet examine le milieu scolaire dans lequel nos témoins ont reçu leur éducation pour se pencher ensuite plus spécifiquement sur celui existant au moment de notre enquête. Dans le quatrième volet, nous examinons l'aspect culturel de la vie française en Saskatchewan dont nous avons abordé quelques éléments précédemment. La section suivante s'attarde sur les diverses études portant sur la langue des Fransaskois et touche entre autres aux phénomènes linguistiques de bilinguisme, de diglossie et de vitalité ethnolinguistique. Quant à la dernière section de cette synthèse, en plus d'aborder les notions d'assimilation et de survivance, elle nous révèle la vision qu'ont nos témoins de l'avenir de leur langue maternelle en Saskatchewan. L'une des intervenantes voit la situation d'un œil assez sombre. Elle croit que le français est mort pour les Fransaskois de souche mais que ce sont les francophones de passage qui vont persister à avoir leur langue et que le français existera uniquement dans les villes. Un autre témoin est d'un optimisme prudent et pense qu'il y aura toujours un noyau qui va survivre alors que plusieurs sont d'avis que les Fransaskois seront moins nombreux dans les années à venir. Cependant, la presque totalité de nos témoins croient en la survie du fait français en Saskatchewan, sous une forme ou sous une autre. Quelques-uns sont plus optimistes, en raison surtout de l'arrivée de la gestion scolaire fransaskoise, jumelée au succès du programme d'immersion francophone auprès des élèves anglophones de la province, un phénomène qui ne peut qu'amener un changement d'attitude de la population en général dans les années qui viennent.

## CONCLUSION

Les caractéristiques ethnolinguistiques et démolinguistiques de la communauté fransaskoise ainsi que l'analyse des témoignages de nos interlocuteurs nous permettent de brosser le portrait d'un petit groupe relativement bien organisé qui a su s'adapter à son environnement urbain. L'avenir de la communauté fransaskoise dépendra de la volonté sociopolitique de survie de cette collectivité. Les Fransaskois ne se laissent pas abattre facilement. Ils ont du ressort et leur activité culturelle intense prouve que cette volonté existe. Il reste à déterminer ce que sera la fransaskoisie de ce début de millénaire, mais nous pouvons nous permettre d'être optimistes puisque les nouvelles générations ont plus d'outils à leur disposition que leurs ancêtres: une plus grande diversité d'associations pour répondre à leurs besoins, des médias, des écoles et de meilleurs moyens de transport et de communication (les autoroutes, la télécopie, le réseau internet...).

Afin d'assurer sa survie, le francophone en milieu minoritaire doit donc plus que jamais affirmer son autodétermination culturelle dans le bilinguisme puisque l'unilinguisme en langue maternelle est un objectif illusoire pour la francophonie hors Québec. Quelques-uns de nos témoins, ceux qui se sont créé un environnement familial et culturel en français ont cette attitude. Ils utilisent l'anglais quand ils en ont besoin, mais ne considérant pas la langue comme un fardeau, ils continuent de vivre en français.

Dans cette étude, nous avons simplement décrit un état de fait et tenté d'obtenir une vue d'ensemble de la langue et de la société fransaskoise à travers les témoignages de quelques Fransaskois qui vivent leur expérience de francophones en milieu minoritaire en effectuant des prises de conscience presque quotidiennement. Nous croyons également que cette enquête contribuera à enrichir les données et les connaissances disponibles sur la francophonie en Amérique du Nord.

## BIBLIOGRAPHIE

- BROUILLETTE, Benoît. 1979. *La pénétration du continent américain par les Canadiens français*, Montréal, Fides.
- FÉDÉRATION DES FRANCOPHONES HORS QUÉBEC. 1977. *Les Héritiers de Lord Durham*, 2 vol., Ottawa, FFHQ.
- GAREAU, Laurier. 1995. «L'activité culturelle et artistique dans la communauté franco-canadienne de la Saskatchewan au début du XX<sup>e</sup> siècle», *Revue historique*, vol. 5, n<sup>o</sup>4, p. 1-7.
- LALONDE, André. 1983. «Les Canadiens français de l'Ouest: espoirs, tragédies, incertitudes», *Du continent perdu à l'archipel retrouvé*, D. Louder et E. Waddell, dir., Québec, P.U.L., p. 82-95.
- LAPOINTE, Richard et Lucille TESSIER. 1986. *Histoire des Franco-Canadiens de la Saskatchewan*, Régina, La Société historique de la Saskatchewan.
- MOUGEON, Raymond et Édouard BENIAK. 1989. *Le français canadien parlé hors Québec: aperçu sociolinguistique*, Québec, P.U.L.